

JOE BOUSQUET

**Le médisant
par bonté**

nrf

GALLIMARD

Le médisant par bonté

DU MÊME AUTEUR

nrf

TRADUIT DU SILENCE

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

IL NE FAIT PAS ASSEZ NOIR.	}	<i>Debresse.</i>
LE RENDEZ-VOUS D'UN SOIR D'HIVER.		
UNE PASSANTE BLEUE ET BLONDE.		
LA TISANE DE SARMENTS	}	<i>Denoël.</i>
LE MAL D'ENFANCE		
LE PASSEUR S'EST ENDORMI.		
IRIS ET PETITE FUMÉE.		<i>G. L. M.</i>

Poésie.

LA CONNAISSANCE DU SOIR *Éditions du Raisin.*

JOE BOUSQUET

Le médisant par bonté

Histoires d'avares, de fols, de peulucres
de pouillacres, contarailles et contaraignes
complétées par une note de Frérot sur la médiance

nrf

GALLIMARD

Quatrième Edition.

Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix exemplaires numérotés de I à X et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1945.

A ELSA TRIOLET

et

A LOUIS ARAGON

I

La patrie de l'automne. — Des hivers très doux verront-ils les mimosas fleurir en pleine terre? — Rats, cafards, guérisseurs, Carqueyrolles est un marais comblé par la chute de ses remparts. — Portes, contrevents, lucarnes. — La main de l'ingénieur. — Jean-Pierre et le taureau. — Venez-vous au concert? — Espérer est leur art. — Ils construisent pour s'exercer à croire. — Si l'existence est risible, la gravité est le devoir des forts.

On voit de partout les toits de Carqueyrolles resserrés dans une cuvette plantée de légumes que les maraîchers nomment encore la mare vieille. C'est une ville où le jour semble monter du sous-sol comme dans tous les endroits qui ont perdu leur apparence. Salades, haricots, aubergines, sous la bruine et le vent, mûrissent hypocritement à la tiédeur obscure d'une terre décomposée. La lumière étonne, surtout après l'été. Un éclat indécis enveloppe les maisons, le bleu s'envole, le gris est bleu. Quand le vent tombe, une brume se dissipe sur tout ce qui prend une couleur. Avec des lapins et des grives, on apporte au marché des roses d'arrière-saison, des muscats noirs qu'ont gonflés les rosées. A Carqueyrolles, la Toussaint s'annonce par la chute des vents, elle est moins froide que le mois d'avril. Des rayons de soleil détachent les feuilles mortes qui ont pris la couleur de la terre avant de quitter la branche.

En revenant de l'usine ou du bureau, les habitants de la petite ville lèvent le nez vers les nuages et vont un peu plus

vite vers le jardinet qui enferme leur maison. Quelques massifs, des géraniums qui donnent au soleil les couleurs de l'orage et, sous le lierre et la roche, une eau gorgée d'ombre, comme une bouche silencieuse. Ces clos leur ressemblent, moroses au point d'ennuyer les oiseaux qui y oublient leurs chansons, mais aimés pour leurs violettes, leurs poissons rouges, surtout pour l'assurance, toujours trompée, d'y voir, par des hivers très doux, fleurir en pleine terre les mimosas. Devant leurs vignes gelées, les Carqueyrollais demeurent stoïques, mais ils plaignent les fleurs de Nice qui se sont mal accommodées de leur ciel blême et soufflé. Et ils ne pensent pas seulement à leurs aramons quand ils profèrent avec mélancolie : « On peut tout attendre de la terre, mais la réussite est toujours pour l'an qui vient. »

Des défenses en ruine de la ville autrefois fortifiée il reste à peine deux ou trois bastions, mais dans les yeux des indigènes règne le souvenir un peu hautain des possessions fertiles qu'ils ne voient plus que de leurs greniers. Ils ont en eux l'ombre des remparts disparus que leur rappelle çà et là un mur de briques, haut comme un chien de chasse. Formées en carrés et plus bas que la plaine, leurs maisons sont bâties derrière une rivière et un canal qui les séparent, l'une de la campagne, l'autre de la voie ferrée. Elles sont plus hautes que les tilleuls et les platanes gonflés de vent qui font le tour de la ville, avec les routes où courent leurs voitures, des huit-cylindres de toutes les couleurs ou des coupés vernis traînés par des chevaux de labour. Il faut, à Carqueyrolles, monter sur le toit pour ne plus ignorer que l'on habite un trou, ou attendre les orages qui inondent les quartiers élégants avec le trop-plein des égouts. On ne sort pas de la ville sans passer sur un pont. En deux points, même, il faut emprunter une embarcation pour s'en éloigner. Ce sont les deux bacs, où les potaches qui n'ont plus de foi qu'en la Providence opèrent avant leurs examens des traversées symboliques.

Les enfants jouent avec les cafards, les réunissent dans des cages. Ils les savent moins féroces que les grillons et beaucoup plus beaux, à cause des ailes noires qu'ils déploient la nuit. Les gens du faubourg ont renoncé à détruire les rats et leur donnent à manger pour sauver leurs provisions. Ces animaux habitent les caves de cette ville humide. Ils sont

nombreux, on parle d'eux dans les salons. Un radiologue a inventé de les électrocuter et il montre à ses clientes comment on adapte son piège à la tubulure des radiateurs.

Tous les médecins ne sont pas très occupés. Au temps de la fièvre typhoïde, chaque rue avait le sien. Leurs successeurs ont gardé leur clientèle, l'ont apprise à s'écouter, et ils l'ont grossie de quelques recrues paysannes qui s'offrent de temps en temps, pour le prix d'une consultation, le plaisir de bavarder avec un homme qui les a vus souffrir. Mais les guérisseurs leur font concurrence : ils connaissent des prières contre la douleur. Depuis que les syndicats leur ont interdit de toucher les malades, il les soignent par la poste et réduisent les foulures avec des tisanes. Ils ajoutent à la fortune des herboristes qui vendent aussi de la poudre contre les insectes, de la mort aux rats, des parfums au poids. Ces commerçants sont au nombre de quatre : ils répandent une odeur qui les fait reconnaître.

Il est inutile de faire le tour de la ville pour la voir. Ses quartiers se ressemblent comme les écailles d'un poisson. Hautes, les maisons sont barricadées, de jour comme de nuit, par des portails monumentaux où un minuscule vantail est découpé pour le passage des enfants. Pas de persiennes, de lourds contrevents, parfois troués d'un volet, que l'on entend grincer sur leurs gonds aussitôt que la lumière électrique traverse le crépuscule des rues. Les greniers n'ont que des lucarnes, rien n'empêche la nuit, le ciel et même le vent d'y entrer, il faut être très léger pour en gravir les escaliers de sapin sans ébranler la maison. C'est là, parmi des grands-ducs empaillés, des douilles tirées à la chasse, des masques d'escrime et des objets dont on ne sait plus l'usage, que les cousins apprennent l'alphabet à leurs cousines.

Dans cette ville bâtie en damiers, toutes les rues mènent à l'endroit que l'on cherche. Pas besoin de se diriger, on a tout loisir de regarder les passants, toujours les mêmes, qui vont, eux aussi, à leurs affaires, par le premier chemin venu, libres comme des animaux dans un parc. On s'intéresse à leurs mines, on les connaît avant d'apprendre leurs noms, celui qui n'est jamais parti s'interroge sur leurs absences; enfin, sauf le son de leur voix, on les sait par cœur. A la portière d'une auto en

marche s'étend une main d'homme assez fine qui tremble un peu. Sur le trottoir, une conversation s'interrompt; une voix change, et dit que cette main appartient à un ingénieur fort sage qui s'était lésé un nerf en coltinant des barres d'acier. Un jour, il s'est endormi au bord de la rivière, son alliance a glissé, il a appris en rentrant chez lui que sa femme agonisait dans le sana où il avait dû l'envoyer. Il est devenu plus pâle, plus frêle, il porte la bague de la morte à son doigt flétri.

A force de se rencontrer et de se saluer des yeux, on doute si on n'est pas des amis. Les gens qui passent sans vous parler ne quitteront pas tout à fait la ville en abandonnant l'existence. Si vous ne les avez pas accompagnés au cimetière vous continuerez à entendre leurs pas.

Les mendiants mêmes se saluent. Sous le porche de l'église, ils accueillent avec cérémonie Pianchetta le boiteux qui est habillé avec les haillous d'un larkin et que l'on désigne aux enfants comme le fils d'un général italien. Personne, en province, ne peut entièrement déchoir. Les Carqueyrollais savent ce qu'ils valent. Apprennent-ils qu'ils ne valaient rien, ils se consolent en pensant que du peu qu'ils sont on a longtemps attendu beaucoup mieux.

A travers tout ce qu'ils disent ils s'étonnent de ce qu'ils sont. Les plus éloquents, comme des acteurs devant un public dispensé d'agir, incarnent à la fois la vie et le jugement à porter sur elle. Jean-Pierre raconte une course de taureaux. A peine si le café des Sports peut le contenir. Le regard de ses yeux agrandis a repoussé les fauteuils : il sort du toril. D'une corne invisible, il troue le flanc d'une haridelle et va simuler son agonie. Il ne s'interrompra qu'un instant, pour condamner les spectacles brutaux. Il est le taureau et le matador, le banderillero, le garçon de piste, il tue avec le front, il tue avec l'épée; il sourit, montre les dents, il est la marchande d'oranges. Il s'arrête : sur les gradins supérieurs, une dispute a éclaté entre des spectateurs. A un mondain, le différend subit oppose un voyou dont la voix rocailleuse noie les protestations fluettes des spectateurs. Vous y êtes ? L'élégant a tiré une carte de son portefeuille. Voici le portefeuille. Jean-Pierre, qui a repris haleine, feint, s'identifiant au gueux, de cracher sur la carte et de souffleter le provocateur avec son nom. Jean-Pierre n'invente rien, il est attentif à tout, tout le passionné, même

son métier, qu'il fait avec ivresse. Tous ses compatriotes sont comme lui. L'avocat se met en quatre pour soutenir une cause difficile. Le médecin manque d'appétit quand un de ses clients est en danger. Il n'a renoncé que récemment à la coutume de suivre les enterrements des clients qu'il n'avait pu sauver.

« Dépêchez-vous de dîner, Docteur, le concert commence à huit heures :

— Je ne puis y aller. J'ai un client qui ne va pas.

— Vous, Grégoire, vous irez entendre la symphonie.

— Je l'ai déjà entendue d'un bout à l'autre. C'est tout le temps la même chose.

— Je demanderai à Firmin s'il veut venir avec moi. Comme toujours une place lui est réservée dans la loge de la presse.

— Vous ne l'y verrez pas : il est obligé de faire la politique de son journal. Comme on sait qu'il n'entend rien à la musique on l'accuserait d'aller au concert pour rencontrer des réactionnaires.

— Je demanderai à Secret de m'accompagner.

— Ne comptez pas trop sur lui.

— Je sais qu'il est un peu trop cussou pour dépenser cinquante francs sans regret. Cependant, il aime la musique.

— Il n'est pas si avare que vous le dites, mais sa femme partagerait un sou avec les dents. Il est vrai qu'il est musicien, mais son frère ne l'est pas. Il se privera, de peur de le troubler. Allez donc au concert tout seul.

— Tout seul ? moi ! Et de quoi aurais-je l'air ? »

Toute joie paraît ici persifler la tristesse. La gravité est agressive et s'exagère naturellement comme si elle avait à prévenir l'offense. Indulgents à force de pâtir, ils pardonnent tout à leurs amies, sauf de paraître heureuses.

Espérer est leur art. Eugène peint. Son talent est reconnu ; il est riche, évoque avec émotion les musées italiens qu'il n'a visités qu'une fois ; et si on lui demande pourquoi il emploie tous ses revenus à bâtir des maisons, il répond en rougissant que nous acceptons de vivre comme des cloportes parce que nous préparons une seconde vie que nous n'aurons jamais et précise d'une voix altérée : « C'est une autre existence dont le

besoin écrase la seule que nous ayons. Je construis pour m'exercer à croire. »

Ils acceptent tous de vivre comme Eugène, les uns parce qu'il n'est pas d'autre moyen d'assurer un espoir sans fond, les autres, comme s'ils portaient une peine inconnue, et qui est leur mort, sans doute, ou le chagrin de n'être qu'un homme quand on est un cœur. Les plus réfléchis observent qu'ils habitent des marais comblés par le désastre de leurs remparts; mais leur tristesse vient de plus loin, elle a rêvé leur histoire.

Les Carqueyrollais s'ennuient; et, ne s'expliquant pas la conduite de celui qui ne s'ennuie pas, ne lui passent rien. La joie sans cause les trouble, ils se demandent si elle va ou non prendre fin. La seule hilarité qu'ils apprécient est celle du prêtre parce qu'ils y sentent l'application. Cependant, ils ont longtemps défendu Innocent qui riait pour rien. Mais quand ils ont su qu'il s'abonnait à des journaux comiques, ils n'ont plus cru à sa naïveté et l'ont traité comme un ivrogne.

L'enfance d'Innocent a été malheureuse. Il avait un père riche et considéré qui, pour mériter son respect, lui faisait ses devoirs, lui serinait ses leçons, lui apprenait qu'il ne faut pas écouter servilement les professeurs qui sont eux-mêmes les esclaves d'un programme. Même, il lui donnait une leçon de choses quand il avait copié maladroitement ses compositions : « Toutes les fois que je passe du vin en contrebande, lui disait-il, est-ce que je l'écris sur mon chapeau ? »

Un jour, Innocent a demandé à son père à quoi on reconnaissait les malhonnêtes gens. « On appelle misérables, lui fut-il répondu, ceux que l'honnêteté vouerait à la détresse. »

Dans la campagne paternelle, un an après, Innocent décharge sa carabine sur un clochard qui ramassait du bois mort, il fallut faire la preuve que l'adolescent était neurasthénique.

On l'a revu pour le mariage de sa sœur. Après sa famille, il répétait qu'elle épousait un millionnaire, propriétaire dans quatre cantons, que cette aventure était belle comme un conte de fées. Puis, il entend les siens déplorer qu'elle ne donne pas d'héritier au seigneur et s'inquiète avec eux des raisons qui la font stérile, apprend avec joie qu'on a dépisté son mal, et, comme tout le monde, chante Alleluia parce qu'elle a la vérole. Avec les seringuées d'arsenic et de néo-salvarsan le conte recommence. Depuis que sa fille a la syphilis et qu'on le sait,

le père d'Innocent ne porte plus que la jaquette, ne rend qu'un salut sur deux, laisse pousser sa barbe. Il faut que sa gravité décourage l'ironie. Innocent n'est pas assez homme pour l'imiter : il le contemple.

Les hommes ne seraient que des ombres s'ils ne donnaient pas la vie. Dès que leur existence n'est plus l'amour, elle est dérision. Tout le monde s'en aperçoit un peu, l'oublie en ne se moquant que de quelques-uns. Il appartient aux forts de cacher que tout ce qui est prête à rire, et ce devoir est plus difficile à Carqueyrolles où rien ne reste secret. C'est une ville où l'on peut voir la vie comme une esclave en prison, nue dans l'ombre.

II

La forme d'une ville agit-elle seule sur ses destinées ? — Le vieux procureur. — L'ennemi de la parole n'est pas toujours l'ami du recueillement. — Mathieu. — Le paillard. — Émile est jaloux de sa montre, il a failli devenir le secrétaire d'un député. — Solitaires de l'amitié. — Gustave. — Pyrame. — Définition du riche. — Garaud, le député. — Le docteur Janvier, le docteur Magrou. — Éloquence scientifique. — M. Simon. — Napier définit l'être. — Hervé et la vie. — L'Écrivain. — Un chat noir regarde la ville.

La ville est habitée par des gens qui n'ont pas su la quitter ou n'ont jamais imaginé d'en sortir. Nul n'a rêvé de Carqueyrolles avant d'y vivre.

L'un n'a pas osé s'installer dans une grande ville à cause de sa myopie qui lui faisait craindre les voitures; l'autre a eu la vertu de l'imiter avec de bons yeux. Leur sagesse s'est ensuite oubliée, ou aigrie. Elle n'est plus en eux, elle les suit, elle a besoin de se justifier ou de se nommer, elle combat.

Si, par extraordinaire, il se trouve à Carqueyrolles un habitant qui l'ait préférée à un autre séjour, il se figure qu'il y est tout et finit par en devenir le maire, ou le conseiller général. Il marche avec application, dit où il va quand on l'arrête pour lui serrer la main. Il énonce ce dont il n'est pas très sûr avec fermeté et précipitation comme s'il craignait de bégayer.

La forme d'une ville agit, paraît-il, sur ses destinées. On dit que l'objet auquel elle ressemble le plus influence les mœurs de ses habitants. Serrée dans une boucle de la rivière par l'artère cimentée du canal, Carqueyrolles figure vaguement une dorade prise au filet.

A Carqueyrolles, les pensées vont par troupeaux comme les moutons; et le scrupuleux qui a réfléchi une fois n'a plus à s'interroger sur rien. Avec le titre de son journal, on apprend s'il va à la messe; ce qu'il pense de l'Extrême-Orient, s'il achète à la Bourse des actions ou des obligations. S'il respecte l'Église, il respecte tout. Ceux qui méprisent une institution ou une coutume n'accordent d'égards à rien. La dévote court les tireuses de cartes, le marguillier fait parler les tables. Croire à quelque chose, ici, c'est croire à tout; et douter, c'est condamner la foi. Leurs opinions les tyrannisent.

On les dit malveillants : c'est l'erreur des pervers, ou la punition des peureux qui se sont hâtés de les juger sur la mine. Ceux qui les écoutent avec un mauvais cœur sont condamnés à ne jamais les comprendre. Les Carqueyrollais ne médisent de leur voisin que par désir d'attirer son attention ou dépit de n'y avoir pas réussi et quelquefois, aimant un passant avant de le connaître, ils lui exposent leurs rancunes parce qu'ils le supposent méchant et qu'ils veulent un peu lui plaire, un peu le réconcilier avec lui-même. Ce sont des individus en proie au besoin de former une famille.

Malplat n'est plus procureur. Il n'a pas digéré sa mise à la retraite. Il exhibe son humeur pour autoriser ses déboires, la fait valoir. Non sans bonheur. Les hommes lui accordent du caractère et sont fiers qu'il les souffre.

Il est sourd : les paroles le blessent; il outre son malaise, l'étale, levant les yeux au plafond, comme s'il voulait signifier que tout ce qui respire l'incommode : « J'ai trop vécu », se dit-il.

Il ne faut pas croire qu'il reste chez lui. Il lui déplairait de se taire sans être vu. Il s'inscrit au cercle du Commerce. Plus il devient insociable et moins il s'isole. Il faut des témoins à ses silences et il n'ouvre la bouche que pour attirer l'attention sur eux : il espère qu'on y discernera du secret.

Si quelqu'un lui pose une question, il redresse la tête et marque d'un haut-le-corps qu'il s'est dérangé pour l'entendre, répond, par exception, mais, chaque fois, avec des sentences qui ont le poids d'un arrêt. « On a la femme que l'on mérite », jette-t-il à ceux qui l'entretenaient d'un divorce. Ce n'est pas

une ressource pour entrer dans les débats qu'il entend mal mais un biais pour les finir. Lassé de se taire seul, il a souhaité de méduser les conversations. Il a des mots pour couper les récits et des maximes pour faire douter de l'avenir : « Parler de ce qui sera », dit-il, « c'est perdre son temps. » Il veut que ses aphorismes soient l'épithète du discours. Mais s'il est l'ennemi de la parole, il n'est pas l'ami du recueillement. Quand il a glacé les voix, il rend ses silences emphatiques et presque théâtraux, s'il osait, appuierait sa main sur la bouche pour montrer qu'ils sont voulus, il veut assommer avec eux le silence d'autrui. On le dirait jaloux de ce que gardent en eux les bavards.

Il ne peut modérer l'éloquence de ses yeux qui accusent les hommes de ses infirmités et de ses laideurs. Depuis que l'on ne convoque plus les gens pour l'écouter, il est clair qu'il a horreur de la figure humaine. Il se hait dans son image et vomit son frère parce que son frère, c'est lui.

De ses parents riches, Mathieu tient le privilège de n'être rien; mais se demande chaque jour à quoi il doit ressembler. Il vit avec la peur de ne pas se faire remarquer, se coiffe en été d'un casque colonial, et l'hiver, d'une toque d'astrakan. A sa cravate il porte un aigle d'or, à la boutonnière une fleur de lys. Il existe avec zèle, comme un domestique qui n'aurait d'autre patron que lui-même. Quand il roule une cigarette, on dirait que ses doigts donnent une leçon à son gros nez rouge.

Sa femme sait tout faire : elle cuit des gâteaux et ne les mange pas. Son chien est intelligent comme un homme, son chat n'est pas un chat. Il cause avec application, comme si ses paroles ne lui appartenaient pas et qu'il voulût aux autres offrir une chance de les apprendre par cœur. En revanche, il illustre son discours de petits bruits personnels qui attirent l'attention sur ses grimaces : il imite le sifflement d'une locomotive en élevant les sourcils comme s'il la voyait arriver sur lui, incapable de rien signifier avec les yeux, fait de petites explosions avec les lèvres, travaille du nez et des joues, s'arrête au bout de son propos, le visage aspiré par l'attention, comme s'il tenait ce qu'il vient de dire en équilibre sur le menton. Il a toujours l'air de parler pour des sourds et des idiots.

Comme le clown qui recommence, à la manière d'un clown,

ALAIN

Convulsions de la Force		Échec de la Force
Mars ou la Guerre		jugée
Propos I et II		Entretiens
Souvenirs concernant		au Bord de la Mer
Jules Lagneau		Propos sur le Bonheur
Les Idées et les Ages		En lisant Dickens
Avec Balzac		Préliminaires
Système des Beaux-Arts		à l'Esthétique
Vingt Leçons sur les Beaux-Arts		
La Visite au Musicien		
Esquisses de l'Homme		Vigiles de l'Esprit
Sentiments, Passions		Éléments de Philosophie
et Signes		Les Saisons de l'Esprit
Histoire de mes Pensées		Propos d'Économique
Éléments d'une Doctrine radicale		
Les Dieux		

JOË BOUSQUET

Traduit du silence
Le Médisant par bonté

ALBERT CAMUS

L'Étranger | Le Mythe de Sisyphe
Le Malentendu, *suivi de* Caligula

MICHEL LEIRIS

L'Afrique Fantôme | L'Age d'Homme
Le Haut-Mal

HENRI MICHAUX

Qui je fus | La Nuit remue
Un Barbare en Asie | Ecuador
Au Pays de la Magie | Arbres des Tropiques
L'Espace du Dedans
Voyage en Grande Garabagne
Plume, *précédé de* Lointain Intérieur